

A Monsieur, Monsieur le Conte Johan de Nassau,
Catzenelbogen, etc., Seigneur de Bilsteyn, mon bien
bon Frère

18 Maart 1584

XX

Toelichting

In Juni 1580, na den dood zijner vrouw, was Jan van Nassau naar Duitschland teruggekeerd. Telkens weer had de Prins getracht hem tegen te houden, maar 't was hem hier te onbehagelijk geworden en in de Nassausche landen was zijn aanwezigheid dringend noodig. Zijn felle Calvinistische overtuiging begreep zijn broeder's verdraagzaamheid niet en vooral keurde hij af, dat de Prins steeds weer naar Frankrijk uitzag om hulp. In Jan's oogen kon een verbond met een Roomsche Katholieke natie nooit genade vinden. Deze brief, geschreven gedurende de onderhandelingen om Frans van Anjou, den jongsten, eenig overlevenden broeder van den Franschen Koning, tot soeverein aan te nemen, is één van de vele uiteenzettingen van den Prins om tot onderling begrijpen te komen.

In het weggelaten deel betoogt de Prins, dat onder de Calvinisten zeer wankel broeders zijn, en verder, dat er in de Nederlanden nog vele Katholieken leven, die men onmogelijk allen kan uitroeien evenmin als men tot een veroordeeling van de Aartsvaders kan overgaan.

Monsieur mon Frère,

J'ay différé quelque temps à vous envoyer la response de vos premières qui estoit toutesfois preste et de renvoyer vostre messenger, parceque je vouloi premièrement estre asseuré de ce que je vous pourroi faire tenir à ceste prochaine foire de Francfort ¹⁾, estant asseuré maintenant par mes gens qu'ils y feront tenir cinq mil florins. Vous verrez par madicte response ce que je pense sur ce que vous m'avez escrit par vos précédentes, des affaires d'Allemagne, dont nous nous sommes ressentis et ne voy pas jusques à ores qu'il y ait grand amendement en nos affaires, si non que j'espère que le quartier d'Utrecht et de Gueldre sera un peu mieux asseuré qu'il n'estoit; mais quant à la Flandre, je n'y voy pas grand espoir, car la ville d'Ypre, assiégée y a environ sept mois, est tellement serrée qu'il n'y a grand moien de la secourir ²⁾. Les ennemis ont si peu de résistance en tout le pais de Flandre pour le mauvais ordre que les membres ont mis à leurs affaires, suivants les conseils particuliers qu'aucuns, venants parcydevant d'Allemagne, leur ont mis à la teste, que l'ennemi avec cent ou deux cents hommes seulement, faict des forts où bon luy semble et mesmes est venu — avecq quelque peu de forces d'avantage toutesfois — jusques à la portée du canon de la ville d'Anvers. Oultre cela nous appercevons une nouvelle grosse armée nous venir sur les bras, conduite par gens de grande qualité, entre aultres du frère du duc de Florence ³⁾, laquelle, estant jointe avecq celle qu'ils ont à présent en ce pais, vous pouvez, Monsieur mon Frère, bien juger ce qui en peult advenir, attendu les forces que nous pouvons avoir pardeçà, réduites à si peu par le mauvais conseil d'aucuns, ainsi que je vous ay plus particulièrement déduict par mes précédentes. Car quand toutes les faultes qui sont entre les Estats, seroient bien réparées, si est ce que jamais il ne sera possible de trouver des forces pour fournir nos places de garnisons nécessaires; qui me faict craindre qu'après tant de pertes de belles églises qui estoient en Flandre — perdues seulement par

la faulte de ceuls qui ont reietté mon conseil par lequel ils pouvoient aisément éviter ce mal — que nous ne facions encores aultres pertes notables, restants encores trop de villes qui veulent suivre leur conseil particulier; et quant à celles qui se laissent conseiller, ores que j'espère y donner le meilleur ordre que faire se pourra, toutesfois je ne puis avecq si peu de moiens empescher que l'ennemi avecq le temps n'emporte quelques places, comme il advient ordinairement à ceuls qui se resolvent simplement sur la défensive. Nous avons d'adventaige ce mal qui ne sera osté de long temps, asçavoir ce que je vous ay escript par cydevant, de l'espérance qu'on leur avoit donnée du grand secours d'Allemagne; et combien qu'il y ait quelque différence entre ce qui est en l'obéissance de monsieur l'Electeur ¹) et l'estat de ces pais, ce néantmoins, non seulement pour l'union de religion, mais aussi pour la conioinction de nos affaires, nous ne pouvons que sentir en nostre particulier un dommage infini par la perte de la ville de Bonne et la crainte que nous avons que ses affaires n'aillent en empirant, puisque du costé des princes d'Allemagne non seulement il n'y a apparence de secours, mais aussi on entend icy que les premiers et principauls princes blasment ouvertement son entreprise. Si en telles extrémitéz je recevoi quelque bon conseil, ce seroit bien ce que mon coeur désireroit; mais je voy que chascun sçait bien reprendre le conseil d'aultrui, mais nul ne m'en donne de meilleur.

On me dict que je me dooy desfier du parti de France. Les dangers qu'il y a de ce costé ne me sont incogneus; ains peult estre mieux cogneus qu'à ceuls qui en parlent, et me touchent de plus près qu'à nul aultre; à qui doncq veult on que je me fie? Les princes d'Allemagne ont esté si souvent sollicitéz et nous n'en avons receu aulcun secours ny apparence, non pas en parolles seulement, et quand nous le recevrions, nous sentirions peultestre ce secours grief pour raison de la diversité de la confession; mais voians et cognoissants que devant leurs yeux ils laissent fouler à deux pieds par les papistes leur propre frère qui soustient une si

juste cause, à leur porte, voire dedans leurs entrailles, je ne pense pas debvoir estre estimé de si peu de jugement qu'on me puisse mener jusques dedans la fossé par parolles, comme on a faict le paouvre peuple de Flandre, lequel, se fondant sur tels discours, se trouve maintenant sous la cruelle patte de l'Espagnol, bien loing des promesses qu'on leur faisoit et des assurances que leurs propres théologiens leur donnoient. Et pourtant je désiroi qu'en reprenant un conseil, on en donna un meilleur, ce que je ne voy point jusques à présent. Car quant à ce discours que vous m'avez envoié, vous entendrez, Monsieur mon Frère, par la responce que je fay et un aultre que j'ay envoié à la royne d'Angleterre ³), que je vous envoie, qu'il n'a aulcun fondement assuré, ains si je le vouloy croire, que ce seroit vraiment abandonner Dieu, ma conscience, mon honneur, ma vie, mes biens et le reste des gens de bien qui s'attendent à moy; voire, je feroiy un acte très pernicieux à tous ceuls de la religion en quelque pays qu'ils soient desquels, ores que je ne reçoive telle assistance qu'il se debvroit faire, toutesfois je les servirai — Dieu ainsi m'aidant — le reste de ma vie. Que si ils trouvent mes conseils mauvais, ils le doibvent imputer à eux mesmes, qui me contraignent cercher moi en où je puis, d'autant qu'il n'y a pas apparence d'en recevoir de leur part, et qu'en m'abandonnant et monsieur l'Electeur, ils n'abandonnent pas des hommes, mais la cause de Dieu. Car quelle différence y a il entre celuy qui occist ou celuy qui ne empesche pas le meurtre quand il le peult faire? Et pourtant, quand il y auroit quelque faulte en mes conseils, ce que je ne confesse pas, si est ce que leur faulte seroit sans comparaison plu grande que la mienne; pourtant debvroient, devant entreprendre de me reprendre regarder à la poultre qui est en leur oeil et non point au festu qui est en celuy d'aultrui. Car si je pren un conseil périlleux, la nécessité m'y contraint; eulx prennent un conseil fondé sur avarice, bassesse de couraige et qui n'est guères eslongné de trahison de la vraie religion qui me faict plus esbahir des théologiens de pardelà lesquels, comme vous m'escrivez, trouvent si mauvais ce qu'ils

pensent que je fai, car encores ne sçavent ils mes conseils, sinon par bruicts populaires. Car s'ils sont si grands zélateurs, pourquoi se donnent ils tant de peine de ce qui se faict loing d'eulx et cependant ils voient la religion abandonnée et encores ils réputent gens de bien, ceuls qui sont si froids, et condamnent les aultres? Ce n'est pas, cependant que je veuille excuser mes faultes sur celles d'aultrui, mais jusques à présent j'ay bien ouy des calomnies et des fauls rapportz, mais de raisons solides je n'en ay point entendu.

.
Et encores vous m'escrivez qu'il y en a de si présumptueux que de toucher ma conscience et mon honneur, ce que ie trouveroi fort estrange, si ie ne cognoissoi de longue main l'ingratitude qui est aux hommes et le désir effréné de mal parler. Car qui est l'homme du monde si hardi que d'oser toucher à la conscience d'aultrui. Et quant à mon honneur, puisqu'il fault que ie le défende, il me sera plus licite, parlant à mon frère, de parler plus hardiment, que si ie parloi à un estranger de nostre maison. Y a il quelcun qui se puisse glorifier — la gloire toutesfois en soit à Dieu — d'avoir plus travaillé, plus souffert, plus perdu que moy, pour planter, avancer, maintenir les églises que ie n'ay faict? S'il y en a de perdues que Dieu m'avoit faict le grâce de conserver un temps, ont elles pas esté perdues pour avoir suivi ce conseil qui est trouvé si bon par mes accusateurs; et au contraire, me peult on monstrier une seule ville perdue de celles qui m'ont obéi? Mais aussitost que l'ennemi a senti que mon conseil estoit creu, a il pas cherché son proufit ailleurs? Aiant par la grâce de Dieu avancé iusques là, je ne sçai pas, qui peult avoir en ce monde ceste puissance de toucher à ma conscience laquelle, s'il plaist à Dieu, se défendra bien. Et comme je vous ay touiours trouvé pour bon frère, je vous prie de respondre pour moy et faire entendre à ceuls que vous trouverez convenir que ie les prie de faire mieux que moy, et tant s'en fault qu'il y aille accusants et mal parlant d'eux qu'au contraire et de forces et de moiens ie les servirai et maintiendrai leur honneur à mon possible.

Et combien que telles affaires se pourroient mieux vuidier entre vous et moy par un colloque particulier et en présence, comme ie vous au faict aultrefois entendre et encores ie désireroi le faire, si est ce que ce ne seroit pas maintenant la principale raison pour laquelle ie vous voudroi prier de me venir veoir, mais principalement affin d'avoir de vous, tant que ceste guerre durera, assistance de conseil et de toutes aultres choses que vous pourriez apporter pour la défense d'une si bonne et si iuste cause, en laquelle, Dieu m'en faisant la grâce, ie suis délibéré de finir mes iours et de n'appoincter iamais avecq l'Espagnol, sachant que de tel appoinctement dépendroit la ruïne des églises de ce païs et de plusieurs aultres, une tyrannie générale sur tous les subiects de ce païs et particulièrement la destruction de toute nostre Maison, laquelle, comme elle nous a esté mise en main par nos ancestres, aussi ie m'emploierai tant qu'il sera en ma puissance pour la conserver à nostre postérité.

Sur quoy me recommandant très affectionnement à voz bonnes grâces, je prie Dieu vous donner, Monsieur mon Frère, en bonne santé heureuse et longue vie.

A Delff le XVIII^e jour de Mars 1584.

Vostre très affectionné frère à vous faire service,

Guill^e. de Nassau

[P.S.] Monsieur mon Frère,

Ces lettres avoient esté escrites y a plus de huit jours; depuis nous avons eu certaines nouvelles que ceuls de Gand traictent avecq le prince de Parme ⁶) pour abandonner nostre parti, et avecq eulx plusieurs aultres en Flandre ⁷). Ce sont les fruicts que j'ay tousiours bien préveu que nos amèneroient tels conseils. Je voudroi bien que vos théologiens me fissent entendre en quelle conscience lesdicts de Gand et samblables peuvent abandonner

les frères, l'électeur de Couloigne et la royne d'Angleterre qui va aussi estre assaillie par le roy d'Espagne. On me mande que Dathenus ⁹⁾ est l'un des conseillers pour traicter une si honorable capitulation. Au reste, quant aux cincq mil florins, ils seront trouvéz à Francfort en la mesme maison où furent receus les aultres cincq mil l'année passée. Je ne sçai comment, veu la grande nécessité de nos affaires, ie pourrai continuer les autres suivantes.

1) Deze markt was de meest gebruikelijke termijn, waarop rente betaald moest worden over geleend geld.

2) Inderdaad viel Yperen 9 April.

3) Hertog Pietro de Medici.

4) Gebhard Truchsesz, de keurvorst van Keulen, die tot de Hervorming overging en zijn aartsbisdom wilde verwereldlijken. Omdat het Domkapittel tegen hem was bezette hij Bonn. Spoedig moest hij zich gewonnen geven daar de Protestante vorsten zich niet voor hem roerden. Hij vluchtte naar den Prins, die hem in Delft gastvrij opnam.

5) Koningin Elizabeth.

6) Alexander, hertog van Parma, de Spaansche landvoogd.

7) Vgl. brief XIX, de toelichting.

8) Petrus Dathenus, Calvinistisch theoloog.

Aan den Heer Graaf Johan van Nassau, Katzenelnbogen, enz.,
Heer van Beilstein, mijn welbeminden Broeder

Waarde Broeder,

Ik heb eenigen tijd uitgesteld U het antwoord op Uw eerste brieven — hoewel het gereed lag — te zenden en Uw boodschapper terug te sturen. Want ik wilde eerst zeker weten hoeveel ik U op die aanstaande Frankforter Jaarmarkt zou kunnen overmaken, maar nu hebben mijn menschen mij verzekerd dat zij zorg zullen dragen dat er vijfduizend gulden aanwezig is. Gij zult uit mijn bovenvermeld antwoord zien, wat ik denk van hetgeen Gij mij in Uw vorige brieven geschreven hebt omtrent de omstandigheden in Duitschland, waarvan wij de gevolgen ondervonden hebben. Totnogtoe zie ik niet dat er een groote verbetering in onze zaken is gekomen, zij het dan dat ik hoop dat de provincies Utrecht en Gelderland wat beter gedekt zijn dan voorheen. Maar wat Vlaanderen betreft, heb ik niet veel hoop, want de stad Yperen, die ongeveer zeven maanden geleden belegerd is, is zoodanig ingesloten, dat er weinig mogelijkheid bestaat haar te helpen. De vijanden vinden zoo weinig tegenstand in het gansche land van Vlaanderen, omdat de leden, door de eigen plannen te volgen, die sommige, vroeger uit Duitschland gekomen lieden, hun in het hoofd hebben gebracht, zulke slechte orde op hun zaken hebben gesteld, dat de vijand met slechts honderd, of tweehonderd man, naar goeddunken fortin inneemt. Zelfs is hij — zij het dan ook met wat meer krijgsmacht — tot in het bereik van het kanon van Antwerpen gekomen. Buitendien zien wij dat wij met een nieuw groot leger te stellen krijgen, dat door lieden van hoog aanzien wordt aangevoerd, waaronder de broeder van den hertog van Florence. Wanneer dit vereenigd is met het leger dat zij nu in dit land hebben, kunt Gij U wel voorstellen, waarde Broeder, wat

daaruit kan voortkomen, aangezien de strijdmacht die wij in deze gewesten kunnen hebben, door het slechte inzicht van sommige lieden, tot zulk een klein aantal is ingekrompen, zooals ik U met meer bijzonderheden in mijn vorige brieven heb uiteengezet. Want, al waren alle misstanden tusschen de Staten goed hersteld, dan zal het toch nooit mogelijk zijn strijdkrachten te vinden om onze versterkte plaatsen van noodzakelijke garnizoens te voorzien. Dit doet mij vreezen dat wij, na zooveel mooie kerken in Vlaanderen verloren te hebben — alléén door de schuld van hen die mijn raad, waardoor zij dit onheil gemakkelijk vermijden konden, verworpen hebben — nog andere aanzienlijke verliezen zullen lijden; want er zijn nog teveel steden die hun eigen plannen willen volgen. En wat de steden betreft die zich wèl laten raden, hoewel ik haar in den besten toestand die mogelijk is wil trachten te brengen, kan ik, met zoo weinig middelen toch niet verhinderen dat de vijand in den loop der tijden eenige plaatsen neemt, zooals het gewoonlijk gaat met degenen die zich alleen maar tot tegenweer bepalen. Wij hebben bovendien nog dien tegenslag dien wij in lang niet te boven zullen komen: ik bedoel hetgeen ik U geschreven heb omtrent de hoop die men hun gegeven had op de sterke hulp uit Duitschland. En ofschoon er eenig verschil is tusschen hetgeen onder gezag van den Keurvorst staat en den staat van deze landen, toch kunnen wij voor ons, niet alleen ter wille van de eenheid van onzen godsdienst, maar ook van de gemeenschap onzer belangen, het verlies van Bonn niet anders dan als een onherstelbare schade gevoelen en vrees koesteren dat zijn aangelegenheden van kwaad tot erger geraken. Immers, er daagt niet alleen van de zijde der Duitsche vorsten geen schijn van hulp, maar men hoort hier bovendien dat de eerste en voornaamste vorsten zijn onderneming openlijk afkeuren. Indien ik, in zulke uiterste moeilijkheden, eenigen goeden raad ontving, ware dit wel wat mijn hart zou wenschen. Ik zie echter dat ieder den raad van anderen weet af te keuren, maar niemand geeft er mij een beteren.

Men zegt mij dat ik ten opzichte van Frankrijk wantrouwen moet koesteren. De gevaren die mij van die zijde bedreigen zijn mij niet onbekend; zij zijn mij wellicht beter bekend dan aan hen die er over spreken en zij raken mij nader dan iemand anders. Op wien dus wil men dat ik zal vertrouwen? De Duitsche vorsten zijn zoo dikwijls aangezocht en zij hebben ons in het geheel geen hulp geboden, zelfs geen kans daarop toegezegd, ook niet met woorden alleen en indien zij ons wèl hielpen, dan zouden wij die hulp wellicht als een bezwaar beschouwen vanwege het geloofsverschil. Maar nu wij zien en ondervinden dat zij hun eigen broeder, die zulk een rechtvaardige zaak voorstaat, voor hun oogen door de papisten met voeten laten treden en dit voor hun drempel, ja als het ware in hun binnenste, dan meen ik dat men mij niet voor kortzichtig genoeg mag houden om mij door woorden in den valkuil te laten lokken, zooals men dit het arme Vlaamsche volk gedaan heeft. Daar het op dergelijke praatjes vertrouwd heeft, bevindt het zich nu onder den wreeden klauw van den Spanjaard, ver verwijderd van de beloften die men hun deed en van de verzekeringen die zij bij monde van hun eigen theologen ontvingen. En toch zou ik wenschen dat, als men een plan afkeurde, men er een beter voor in de plaats stelde, hetgeen mij totnogtoe niet is gebleken. Want, wat dat betoog betreft dat Gij mij gezonden hebt: Gij zult begrijpen, waarde Broeder, uit het antwoord dat ik er op geef en een ander, dat ik aan de Koningin van Engeland heb gezonden, en U toestuur, dat het in het geheel geen vasten grondslag biedt maar dat, indien ik er vertrouwen in stelde, dit waarlijk beteekenen zou God, mijn geweten, mijn eer, mijn leven, mijn bezittingen en de weldenkende menschen die overblijven en zich op mij verlaten, prijs te geven. Ja, ik zou een daad doen, die zeer schadelijk zou zijn voor al onze geloofsgenooten, in welke landen zij zich ook bevinden en die ik, ook al krijg ik niet den bijstand dien ik moest ontvangen, toch — zoo God mij helpe — gedurende de jaren die ik nog te leven heb, zal dienen. Indien zij

mijn plannen verkeerd vinden, moeten zij dit aan zichzelf wijten, daar zij mij noodzaken uitkomst te zoeken waar ik kan, temeer omdat er niet veel kans is dat die mij van hun zijde geboden wordt en zij, door mij en den Keurvorst in den steek te laten, geen menschen prijsgeven, maar de zaak van God. Want welk verschil bestaat er tusschen hem die doodt en hem die den moord niet verhindert als hij bij machte is dit te doen? En ook indien er iets verkeerd ware in mijn plannen, hetgeen ik niet erken, dan zou hun schuld toch verreweg grooter zijn dan de mijne. Toch moeten zij, alvorens te beginnen met mij te berispen, naar den balk in hun eigen oogen zien, en niet naar den stroohalm in die van anderen. Want, indien ik een gevaarlijk plan maak, dwingt de noodzakelijkheid mij daartoe, maar zij maken er een dat zijn oorsprong vindt in gierigheid en lafheid en dat niet ver verwijderd is van verraad aan den waren godsdienst. Dit verwondert mij het meest van de zijde der theologen van daarginds, die, hetgeen zij denken dat ik doe — naar Gij mij schrijft — zoo verkeerd vinden; want zij kennen mijn plannen nog niet anders dan door loopende geruchten. Indien zij zulke groote ijveraars zijn, waarom geven zij zich dan zooveel moeite voor hetgeen ver van hen geschiedt en zien zij ondertusschen toe dat de godsdienst verzaakt wordt? En waarom noemen zij dan nog hen, die zich zoo koel toonen, weldenkende lieden en veroordeelen zij de anderen? Niet dat ik mijn misgrepen door die van anderen wil verontschuldigen, maar totnogtoe heb ik wèl laster en valsche verklaringen gehoord, maar géén deugdelijke redenen.

.

Gij schrijft mij ook dat er eenigen zoo verwaten zijn om mijn geweten en mijn eer aan te tasten. Dit zou mij zeer bevreemden, wanneer ik niet sinds lang de ondankbaarheid der menschen kende en hun teugellooze behoefte om kwaad te spreken. Want wie ter wereld is verwaten genoeg om het geweten van anderen te durven aantasten? En wat mijn eer betreft, nu ik die verdedigen moet, zal het mij geoorloofder zijn mij tegen

mijn broeder met meer vrijheid uit te spreken, dan wanneer ik mij richtte tot iemand die vreemd aan ons Huis ware. Is er iemand die er zich op kan beroemen — de eer ervan kome echter aan God toe — meer gewerkt, meer geleden, meer verloren te hebben dan ik, om de kerken te stichten, tot bloei te brengen en te handhaven, zooals ik deed? Zoo er enkele dier kerken, die God zoo genadig was mij eenigen tijd te doen behouden, verloren gingen, dan is dat immers geschied omdat de raad gevolgd werd dien mijn beschuldigers zoo goed geacht hebben. En kan men mij daarentegen een enkele stad aanwijzen die verloren is gegaan, onder die welke mij gehoorzaam zijn geweest? Maar heeft de vijand niet, zoodra hij bemerkte dat mijn raad aangevaard werd, zijn voordeel elders gezocht? Nu ik het, door de genade Gods, zoo ver gebracht heb, weet ik niet wie ter wereld de macht heeft mijn geweten aan te tasten; zoo het Gode behaagt zal het zich weten te verdedigen. En aangezien ik altijd bevonden heb dat Gij een goede broeder waart, verzoek ik U in mijn plaats te antwoorden en dengenen die Gij zult vinden dat daartoe in aanmerking komen, te laten weten dat ik hun verzoek het beter te doen dan ik. En wel verre van hen te gaan beschuldigen, of kwaad van hen te gaan spreken, zal ik hen met alle macht en middelen bijstaan en hun eer, zooveel mij dit mogelijk is, handhaven. En, ofschoon zulke zaken tusschen U en mij, beter in een particulier gesprek en in elkaars tegenwoordigheid kunnen worden afgedaan, zooals ik U vroeger liet weten en dit nòg zou wenschen te doen, toch is dit thans niet de voornaamste reden waarom ik U zou willen vragen mij te komen bezoeken. Het is vooral om, zoolang deze oorlog duurt, den steun van Uw raad te ontvangen en àl wat Gij verder zoudt kunnen bijdragen voor de verdediging van een zoo goede en rechtvaardige zaak, waarvoor ik besloten ben, zoo God het mij genadiglijk toestaat, tot het einde mijner dagen te strijden en het nimmer met de Spanjaarden bij te leggen. Want ik weet wat de gevolgen van zulk een schikking zouden zijn: de ondergang van de kerken in deze en

vele andere landen, algemeene tyrannie over alle onderdanen dezer gewesten en in het bijzonder de vernietiging van ons gansche Huis, dat ik, daar het ons door onze voorouders is nagelaten, voor ons nageslacht zal trachten te behouden, voorzover ik hiertoe bij machte ben. Hierbij beveel ik mij zeer hartelijk in Uw goede gezindheid aan en smeeek God, waarde Broeder, U in goede gezondheid een gelukkig en lang leven te schenken.

Delft, 18 Maart 1584.

Uw U zeer liefhebbende en dienstwillige Broeder,

Willem van Nassau

[P.S.] Waarde Broeder,

Deze brief werd meer dan acht dagen geleden geschreven. Sindsdien bereikten ons zekere berichten dat de Gentenaren en met hen vele anderen in Vlaanderen, met den Vorst van Parma onderhandelen om onze zijde te verlaten. Het zijn de gevolgen die ik altijd wel voorzien heb dat dergelijke besluiten zouden hebben. Ik zou wel willen dat Uw theologen mij verklaarden hoe genoemde Gentenaren en huns gelijken het met hun geweten kunnen overeen brengen, de broeders, den Keurvorst van Keulen en de Koningin van Engeland, die ook door den Koning van Spanje zal worden aangevallen, te verlaten. Men bericht mij dat Dathenus een der raadsliden is om over zulk een eervolle capitulatie te onderhandelen. Wat overigens de vijfduizend gulden betreft, die zullen in Frankfort gevonden worden, in hetzelfde huis waar de andere vijfduizend het vorige jaar werden ontvangen. Gezien den grooten nood waarin onze zaken verkeerren, weet ik niet hoe ik nog in staat zal zijn de overige te laten volgen.